



**HAL**  
open science

# Genre et culture de l'écrit en Angleterre à la fin du Moyen Âge

Aude Mairey

► **To cite this version:**

Aude Mairey. Genre et culture de l'écrit en Angleterre à la fin du Moyen Âge. *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2013, 38, pp.273-298. halshs-02409232

**HAL Id: halshs-02409232**

**<https://shs.hal.science/halshs-02409232>**

Submitted on 13 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Genre et culture de l'écrit en Angleterre à la fin du Moyen Âge

L'expérience, à défaut de voix autorisée,  
Me donne ici le droit d'intervenir...<sup>1</sup>

Depuis un peu plus d'une décennie, l'usage du concept de genre se déploie lentement dans les études médiévales françaises<sup>2</sup>, alors même qu'il subit un certain nombre de critiques dans les pays anglo-saxons : son emploi serait de plus en plus galvaudé. De même, l'histoire de l'écrit – et plus généralement de la communication – est l'objet d'une attention croissante, portée en particulier par les travaux de construction d'une archéologie textuelle, récemment cartographiés par Pierre Chastang<sup>3</sup>. Or, les recherches et les réflexions des Anglo-Saxons (mais aussi celles des Scandinaves et des Néerlandais, qui travaillent souvent en étroite collaboration les uns avec les autres) sur ces thèmes et, plus encore, sur les interactions entre genre et culture écrite, sont d'une grande richesse. Elles ne peuvent être réduites aux aspects les plus outranciers des débats entourant le post-modernisme et le tournant linguistique<sup>4</sup>. Elles méritent donc d'être appréhendées [p. 274] dans toute leur complexité et confrontées aux questionnements récents de l'histoire médiévale française, d'autant qu'au-delà des étiquettes, souvent trompeuses, les préoccupations et les problématiques des uns et des autres se rejoignent fréquemment.

J'ai présenté ailleurs quelques remarques sur l'histoire et les enjeux des *cultural studies* et je n'y reviendrai pas<sup>5</sup>. Il ne s'agit pas non plus de refaire l'historiographie des *gender studies*, très présentes dans les paysages académiques américains et britanniques depuis la fin des années 1980<sup>6</sup> et qui constituent en fait une entité multiforme, recouvrant de nombreux courants parfois franchement opposés. Cette historiographie a fait l'objet de synthèses réfléchies, déployées notamment dans les ouvrages remarquables de Françoise Thébaud et de Laura Lee Downs, ainsi que dans de nombreux articles<sup>7</sup>. Rappelons néanmoins, dans la mesure où ils ont une incidence importante sur les études médiévales, que les débats se sont concentrés ces dernières années sur trois grandes problématiques. La première concerne la place du féminisme dans les *women studies*, et surtout les *gender studies*. Un certain nombre de chercheuses se sont en effet récemment alarmées d'un possible recul d'une vision spécifique du féminisme au sein des *gender studies*. C'est

---

<sup>1</sup> Geoffrey Chaucer, *The Canterbury Tales, The Wife of Bath's Prologue*, v. 1-2 : « Experience, though noon auctoritee / Were in this world, is right ynogh for me... », Benson 1987 : 105 ; la traduction se trouve dans Crépin et al. 2010 : 246.

<sup>2</sup> Voir Jeanne 2008 ; Bühner-Thierry, Lett & Moulinier-Brogi 2005.

<sup>3</sup> Chastang 2008.

<sup>4</sup> Voir les critiques de Noirielle 1996.

<sup>5</sup> Mairey 2008.

<sup>6</sup> Boxer 2001 ; Lee Downs 2004a.

<sup>7</sup> Thébaud 2007 ; Lee Downs 2004b. Pour le Moyen Âge, voir Lett 2008.

le cas, par exemple, d'Elizabeth Robertson, qui s'est inquiétée d'une régression des enjeux proprement féministes au profit d'une vision politiquement correcte évacuant la réalité de la domination masculine et de ses mécanismes<sup>8</sup>. Pour elle, comme pour d'autres chercheuses, la notion de genre ne conduirait en fin de compte qu'à diluer la spécificité des femmes et de leur histoire. Cette critique est également prégnante en France – c'est une des raisons pour lesquelles la notion de genre est longtemps restée à la marge de la recherche française. Elle est en fait étroitement liée aux multiples définitions de la notion.

Dans son acception originelle, élaborée par des psychiatres et des sociologues américains au tournant des années 1960-1970<sup>9</sup>, le genre [p. 275] « est en quelque sorte le “sexe social” ou la différence des sexes construite socialement, ensemble dynamique de pratiques et de représentations, avec des activités et des rôles assignés, des attributs psychologiques, un système de croyance »<sup>10</sup>. L'usage de cette notion permet donc d'emblée de mettre l'accent sur des dynamiques historiques et leurs mises en relation dans un cadre comparatiste. Mais en 1986, Joan Scott propose une nouvelle acception de la notion : « Le genre est un élément constitutif des rapports sociaux fondé sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir »<sup>11</sup>. Ainsi Scott introduit-elle un regard plus politique et marqué par les questionnements du post-modernisme, ce qui la conduit à prêter une attention particulière à la construction des discours sur le genre. Ses hypothèses et ses interprétations ont, à l'époque, provoqué une levée de boucliers de la part de nombreuses historiennes, mais il reste que dans les études des années 1990, et surtout 2000, les points de convergence entre les différentes conceptions du genre sont, en pratique, nombreux.

La critique féministe du genre a cependant été d'autant plus vive ces dernières années qu'un nouveau champ a émergé dans les années 1990, celui de l'histoire de la masculinité – ou plutôt des masculinités – venu s'insérer logiquement dans le champ des *gender studies*. Pourtant, étudier l'histoire des masculinités n'implique pas automatiquement l'évacuation de la question de la domination masculine... et en réalité, les chercheuses et les chercheurs travaillant sur ces questions en sont fort conscients. En témoigne par exemple la vigoureuse introduction du recueil *Medieval masculinities*, dirigé par Clara A. Lees :

La focalisation sur les hommes dans *Masculinités médiévales* [...] n'est pas un retour aux sujets traditionnels impliquant une négligence des enjeux féministes, mais une contribution calculée à ces dernières, qui peut être conçue comme une dialectique. La recherche des femmes dans les archives culturelles, la rupture des frontières disciplinaires de cette recherche, et les nouvelles enquêtes sur les formes culturelles, sociales et représentationnelles qui en ont résulté, ont permis aux médiévistes

---

<sup>8</sup> Robertson 2007. Mais ce n'est pas un débat nouveau : voir Thébaud 2007 : 140-141.

<sup>9</sup> Stoller 1968 ; Oakley 1972.

<sup>10</sup> Thébaud 2007 : 121.

<sup>11</sup> Scott 1988 [1986] : 141 et 1999 [1988].

d’obtenir un aperçu d’une histoire très différente des hommes. L’étude [p. 276] de cette dernière, en retour, modulera les prémisses, les méthodes et les objectifs de l’enquête féminine<sup>12</sup>.

Il s’agit donc bien de compléter les analyses mettant en jeu des rapports de genre, en les envisageant dans toutes leurs dimensions. Toujours dans les années 1990, les travaux de Judith Butler, et notamment de son célèbre ouvrage *Gender Trouble : Feminism and the subversion of identity*, dans lequel elle conçoit le genre comme une norme régulatrice issue d’une « certaine formation du pouvoir » et les catégories de l’identité comme « les effets d’institutions, de pratiques, de discours provenant de lieux multiples et diffus »<sup>13</sup>, ont donné une forte assise théorique autant qu’une stimulation aux études *queer*, fondées sur l’analyse des formes de sexualité différentes de la norme hétérosexuelle instituée ainsi que des mécanismes de construction de cette dernière. Certains médiévistes s’en sont emparés, mais en ce qui concerne notre propos, il faut remarquer que les études *queer* s’inscrivent d’abord dans le champ de l’histoire de la sexualité et n’apparaissent que très incidemment dans celui de la culture de l’écrit<sup>14</sup>.

Les médiévistes anglo-saxons, en particulier les littéraires et les historiens, n’ont pas échappé au déferlement des *gender studies* à l’œuvre ces vingt dernières années<sup>15</sup>. Les ouvrages de synthèse ou les *Companions* portant sur les tendances historiographiques récentes comportent tous une partie sur le genre, quelle que soit la manière dont le concept est défini<sup>16</sup>. Dans la pratique, pourtant, quelques nuances s’imposent. Le dépouillement de la bibliographie de la *Bibliography of British and Irish History* (ex-Royal Historical Society) offre en effet des perspectives plus nuancées. Une recherche portant sur les notices de publications concernant les îles britanniques enregistrées entre 2007 et 2011, sur la période chronologique 1000-1500 et [p. 277] comprenant un ou plusieurs des trois mots-clés suivants, *gender*, *women* et *masculinity* a produit 372 résultats.

	Articles <sup>17</sup>	Monographies
<i>Women</i>	274	52
<i>Gender</i>	59	24
<i>Masculinity</i>	12	5

La proportion d’articles et de monographies auxquels sont attachés ces mots-clés est similaire : un bon quart de monographies. Quant au mot-clé *masculinity*, il reste rare (17 occurrences

<sup>12</sup> Lees 1994 : xv-xvi.

<sup>13</sup> Butler 2005 : 53.

<sup>14</sup> Voir Drake 2008 ; Burgwinkle 2006.

<sup>15</sup> Voir le site *Feminae : Medieval Women and Gender Index* (<http://www.haverford.edu/library/reference/mschaus/mfi/mfi.html>), qui n’a cependant pas été mis à jour depuis avril 2010.

<sup>16</sup> Voir notamment Little & Rosenwen 1998 ; Partner 2005 ; Mairey 2008 : 154.

<sup>17</sup> [Ces derniers sont publiés soit dans des revues soit dans des recueils d’articles.] N.B. : certaines notes ou parties de notes ont disparu dans la version définitive... elles sont remises ici entre crochets.

seulement). Qu’en est-il des principaux sujets associés à ces termes ?

Si l’on s’en tient aux mots-clés, qui ne permettent qu’un aperçu évidemment très simplificateur du paysage historiographique, l’histoire des femmes est dans la pratique bien plus prégnante que l’histoire du genre proprement dite. Les grands thèmes de prédilection relèvent avant tout de l’histoire religieuse et dévotionnelle, ainsi que de l’histoire de la monarchie et des élites, de l’histoire urbaine et de l’histoire de la famille et de la vie privée. Deux femmes du Moyen Âge anglais sont à l’honneur, Julian de Norwich et Margery Kempe. La culture de l’écrit n’apparaît pas en tant que catégorie, mais il faut souligner le fait que la littérature religieuse est le premier champ traité et que la littérature au sens étroit du terme tient une place importante (dont les œuvres de Geoffrey Chaucer). L’étude par mot-clé montre cependant ici ses limites : l’histoire culturelle apparaît mieux si l’on considère ces publications dans le détail<sup>18</sup>.

Ces dernières années, nombre de travaux sur les femmes et le genre dans le domaine de l’histoire culturelle se sont inscrits dans le cadre d’une réflexion sur le triptyque « *literacy/orality/aurality* ». Ce triptyque est au cœur des préoccupations de nombreux médiévistes travaillant dans ce domaine, qui cherchent depuis quelques temps à repenser l’articulation entre les trois termes. Les théories relevant de [p. 278] ce que les Anglo-Saxons appellent le *Great Divide* (Grand clivage) entre les sociétés de l’écrit et les sociétés de l’oral, développées par un certain nombre d’anthropologues, sont en effet actuellement critiquées, tant par d’autres anthropologues que par des historiens<sup>19</sup>. Les médiévistes ne pouvaient que se sentir concernés par la problématique des rapports de l’écrit et de l’oral, particulièrement complexes dans la société médiévale<sup>20</sup>. La *literacy* (aptitude à lire et à écrire<sup>21</sup>) n’est plus envisagée comme un concept monolithique, et pas seulement du fait de la reconnaissance de l’importance de l’écrit pragmatique. La définition qu’en a donnée récemment Margaret Ferguson m’apparaît à cet égard tout à fait pertinente :

La *literacy*, dans ma pratique, implique presque toujours des “*literacies*” et pointe vers une relation sociale possédant des dimensions interpersonnelles, interculturelles, internationales et interlinguistiques. Au lieu de demander, “Qu’est-ce que la *literacy*?”, nous pourrions plutôt demander, “Qu’est-ce qui est conçu comme *literacy*, pour qui, et dans quelles circonstances particulières ?”<sup>22</sup>.

Autrement dit, la *literacy* ne peut être envisagée comme un état statique mais constitue un processus dynamique en interaction avec de nombreux autres facteurs, et en particulier avec les

---

<sup>18</sup> L’*Annual Bibliography of English Language and Literature*, disponible uniquement sur papier, est d’un emploi beaucoup plus ardu pour ce type de recherche. Voir édition 2008, volume 82.

<sup>19</sup> Sur le débat entre anthropologues voir Goody 2007 qui a précisé sa pensée sur l’impact de la technologie de l’écrit.

<sup>20</sup> Voir les travaux pionniers de Clanchy 1993 ; Stock 1983 ; Briggs 2000 pour une historiographie récente. Pour l’historiographie allemande Keller & Kuchenbuch 2002.

<sup>21</sup> Certains chercheurs ont adopté l’orthographe francisée de « littératie », mais je conserverai pour ma part le terme original.

<sup>22</sup> Ferguson 2003 : 3-4.

dimensions multiples de l'oralité. Et de manière générale, de plus en plus de travaux insistent sur la complémentarité de l'écrit et de l'oral dans la société médiévale. La construction du troisième terme du triptyque, l'*aurality*, défini par Joyce Coleman comme « l'audition partagée des textes écrits »<sup>23</sup>, en est un signe fort. Plus généralement encore, de nombreuses réflexions s'inscrivent dans le cadre de la communication – bien que ce terme soit également problématique et nécessite une définition rigoureuse pour la période médiévale, ce à quoi s'est [p. 279] notamment employé Marco Mostert<sup>24</sup>. Les Anglo-Saxons n'utilisent pas le concept de système de communication, tel que l'a en particulier défini Jean-Philippe Genet pour la période médiévale<sup>25</sup>. Pourtant, les convergences de problématiques sont grandes.

Les travaux sur la culture – ou plutôt sur les cultures féminines enrichissent considérablement ces questions dans la mesure où les femmes ont pendant très longtemps été pratiquement exclues de la culture écrite – par les clercs médiévaux et à leur suite par les érudits des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Mais cette exclusion ne concerne en fait qu'un certain type de culture écrite : la culture académique, par nature cléricale, souvent considérée comme le parangon de la culture écrite tout court. À cet égard, l'introduction d'Antje Mulder-Bakker au volume *Seeing and Knowing. Women and Medieval Learning in Medieval Europe, 1200-1500*, est éloquente :

Le temps est venu d'abandonner l'idée d'une minorité de femmes érudites vivant telles des exceptions à la marge. Nous devons rechercher des schémas généraux dans leurs récits. En même temps, nous devons réaliser qu'une large majorité d'entre elles vivaient dans un monde différent de celui des érudits marqués par la textualité ; qu'elles usaient de moyens différents d'acquisition et de transmission de la culture et du savoir. En bref, nous devons déplacer notre attention en dehors de l'école et des universités, des érudits et de l'érudition [...] vers le monde dans lequel la plupart des gens vivaient, le monde de l'ouïe et de la vue<sup>26</sup>.

Cette insistance sur la complexité des contenus et des formes des savoirs féminins et de leur transmission se retrouve à tous les niveaux et conduit à préciser la complexité globale du système de communication. L'oralité, l'*aurality*, la culture visuelle, ne peuvent plus être considérées comme des médias ou des langages inférieurs par rapport à ceux de l'écrit. En même temps, leur réévaluation conduit à un remodelage des conceptions même de la culture écrite, que ce soit dans les domaines de l'éducation, de l'écrit pragmatique, des cultures dévotionnelles ou littéraires, etc.

[p. 280] La place des femmes dans l'apprentissage de la lecture, et parfois de l'écriture<sup>27</sup>, tout d'abord, a fait l'objet d'un certain nombre d'analyses. Dès 1979, Michael Clanchy insistait sur le rôle fondamental de la mère dans cet apprentissage<sup>28</sup>. Par la suite, plusieurs études s'y sont

---

<sup>23</sup> Coleman 2007 : 69. Son approche est développée dans Coleman 1999. Voir aussi Cherewatuk 2004.

<sup>24</sup> Mostert 1999 (importante bibliographie).

<sup>25</sup> Genet 1997 : 13. Pour la question linguistique Mairey 2011.

<sup>26</sup> Mulder-Bakker 2004 : 11. Voir aussi Mulder-Bakker & McAvoy 2009.

<sup>27</sup> Au Moyen Âge, les apprentissages de la lecture et de l'écriture constituaient deux processus distincts.

<sup>28</sup> Clanchy 1993 [1979] : 251-252.

consacrées, par exemple celles qui portent sur l'iconographie représentant Anne apprenant à lire à Marie. Les représentations de ce thème se sont multipliées dans les derniers siècles du Moyen Âge et, selon Pamela Sheingorn notamment, la généralisation de ce motif constitue un indice fort de l'accroissement de la *literacy* féminine et d'une culture médiévale dans laquelle la lecture des femmes – et pas seulement des femmes de la plus haute société – est reconnue comme un fait important<sup>29</sup>. Cela constitue un des points de convergence avec les études françaises sur la question<sup>30</sup>. Au-delà de cet apprentissage fondamental, les compétences féminines en matière de *literacy* sont constamment revues à la hausse, tant au sein des *households* que des monastères, même s'il faut souligner que cette réévaluation porte surtout sur les derniers siècles du Moyen Âge<sup>31</sup>.

L'étude systématique des bibliothèques des monastères et des couvents féminins a tout d'abord conduit à renouveler l'image de la culture livresque des nonnes dans plusieurs domaines. David Bell, en particulier, a souligné que la connaissance du latin n'était probablement pas inexistante, parmi une minorité de nonnes au moins<sup>32</sup>. Surtout, il insiste sur la vitalité de la culture théologique vernaculaire parmi les nonnes du XV<sup>e</sup> siècle, en concluant son étude de la manière suivante :

L'intérêt des nonnes pour les livres et la littérature du XV<sup>e</sup> siècle contraste fortement avec la médiocre documentation concernant leurs [p. 281] contreparties masculines ; et si presque tous les livres sont en anglais et que, d'un point de vue théologique latinisé, la plupart étaient ignorantes, qu'en est-il ? En tant que conséquence [...] de ce que nombre d'hommes auraient vu comme une limitation, la vie spirituelle et dévotionnelle des nonnes anglaises pourrait avoir été plus riche, plus intense et, pourrait-on dire, plus moderne que celle de leurs frères plus nombreux qui, pour la plupart, étaient encore embourbés dans les conséquences d'une éducation traditionnelle et conservatrice<sup>33</sup>.

D'autres études, comme celles de Mary Erler, vont dans le même sens, en s'attachant également au processus d'individualisation de la lecture dans les monastères féminins<sup>34</sup>. De même, Jocelyn Wogan-Browne suggère de ne pas sous-estimer la culture livresque des nonnes du XIII<sup>e</sup> siècle, beaucoup plus importante qu'il ne l'a longtemps été affirmé – et là encore, il s'agit principalement d'une culture en langue vernaculaire, le français<sup>35</sup>.

Du côté des laïques, les correspondances anglaises du XV<sup>e</sup> siècle, très riches, ont notamment

---

<sup>29</sup> Sheingorn 1993. Voir aussi Scase 1993.

<sup>30</sup> Voir notamment Alexandre-Bidon 1989.

<sup>31</sup> Mais pour le haut Moyen Âge, nous disposons des travaux de Rosamond McKitterick et ses disciples pour la période carolingienne et les travaux sur la *literacy* anglo-saxonne : McKitterick 1990.

<sup>32</sup> Bell 1995. Sur la connaissance du latin dans les milieux laïcs, voir par exemple Hirsch 2007.

<sup>33</sup> Bell 1995 : 76-77. Voir également sa récente mise au point : Bell 2007. [Katherine Zieman s'est penchée pour sa part sur la question du rapport des nonnes à la latinité dans le cadre liturgique ; sans remettre en cause les conclusions de David Bell, elle insiste sur le fait que la conception de ce dernier reste inscrite dans une conception académique de la culture, alors que l'analyse du rapport à la liturgie peut offrir un autre point de vue :] « Liturgical literacy may in fact have provided women with a less restrictive site in which they might examine their own spiritual relations to their textual communities » (Zieman 2003 : 120). Ses hypothèses sont plus largement développées dans son ouvrage *Singing the New Song : literacy and liturgy in late medieval England*, Zieman 2008.

<sup>34</sup> Erler 2004.

<sup>35</sup> Wogan-Browne 2003.

été sollicitées en ce qui concerne la culture des *households*<sup>36</sup>. La célèbre correspondance des Paston en particulier, famille de la *gentry* anglaise pour laquelle nous possédons des lettres sur plusieurs décennies et dont un certain nombre est le fruit des femmes de la famille, a fait l'objet de nombreuses attentions<sup>37</sup>. L'étude de Rebecca Krug sur les lettres de Margaret Paston est particulièrement éclairante, car elle met en relation la question des pratiques sociales de la *literacy* dans un contexte d'usage de l'écrit par [p. 282] quelqu'un qui n'est pas lettré au sens scolaire ou universitaire du terme. Cette situation implique un usage médiatisé par l'oral :

L'introduction de Margaret Paston à la culture lettrée par le biais de la pratique juridique/lettrée de son mari démontre à quel point les exigences de la vie quotidienne conduisaient les femmes [...] à manipuler des textes écrits même si elles possédaient elles-mêmes peu de capacités en la matière<sup>38</sup>.

Cela ne signifie pas, pourtant, que Margaret n'est pas responsable du contenu de ses lettres – elle l'est, au même titre que les hommes qui emploient un secrétaire et peut tout autant manipuler les conventions de la culture écrite<sup>39</sup>, de même qu'elle est vigoureusement impliquée dans la gestion des domaines de la famille et dans la défense des intérêts de cette dernière. Margaret ne représente pas un cas isolé. Selon Malcolm Richardson, par exemple, les lettres d'Élisabeth Stonor, autre famille de la *gentry* anglaise du XV<sup>e</sup> siècle, montrent même qu'une femme de cette catégorie peut faire preuve de style et de verve :

Ses lettres montrent une femme pleinement capable de maîtriser les cinq défis rhétoriques [...] ayant résulté de son contexte personnel, utilisant et même contournant les conventions épistolaires de son temps<sup>40</sup>.

Si les lettres de Margaret Paston et de ses contemporaines révèlent un usage conscient de la culture lettrée dans un dessein avant tout pragmatique, cela ne signifie pas qu'elles se désintéressaient d'autres types de lectures. De manière générale, les interrogations portant sur les lectures et le patronage des femmes de la noblesse, de la *gentry* et, dans une moindre mesure, des élites urbaines, sont désormais bien balisées<sup>41</sup>. Les études qui leur sont consacrées ont fréquemment mis l'accent sur leur rôle d'intermédiaire dans deux domaines, celui de la dévotion et celui de la littérature vernaculaire, même si certains érudits ont également insisté sur l'utilisation des livres comme manifestation d'une forme de pouvoir<sup>42</sup>. L'attention s'est portée sur les reines des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, dont on cerne maintenant assez bien le [p. 283] rôle dans la promotion de la

---

<sup>36</sup> Sur les correspondances anglaises, voir de manière générale Taylor 1980 ; pour les correspondances féminines, voir Cherewatuk & Wiethaus 1993 ; Daybell 2001.

<sup>37</sup> Davis 1976-2004. Certaines lettres des femmes de la famille ont été éditées séparément et modernisées par Diane Watt (2004). Sur les Paston, voir Richmond 1990-2000 ; Barber 1993 ; Virgoe 1990.

<sup>38</sup> Krug 2002 : 29. Voir aussi Harding 2004.

<sup>39</sup> Douglas 2009. Voir également Speeding 2008.

<sup>40</sup> Richardson 2005 : 57.

<sup>41</sup> Voir Bell 1988 ; McCash 1996 ; et plus récemment, McCash 2008.

<sup>42</sup> Voir Michalove 2004.



littérature au moins vernaculaire à la cour des Angevins et des Plantagenêts<sup>43</sup>. En ce qui concerne les XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, les recherches actuelles continuent certes d'explorer le patronage aristocratique : le cas de la mère d'Henri VII, Margaret Beaufort, a par exemple été analysé à plusieurs reprises<sup>44</sup>. Mais l'on s'intéresse également, depuis quelques années, à l'existence possible de *sub-cultures* inscrites dans des communautés textuelles réunissant aussi bien des religieuses que des laïques. La notion a été avancée par Felicity Riddy, en partie influencée par les travaux de Brian Stock sur les communautés textuelles hérétiques des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles<sup>45</sup> ; elle a depuis fait l'objet de diverses explorations. L'ouvrage de Mary Erler, intitulé *Women, Reading and Piety in late medieval England*, est à cet égard exemplaire ; cette spécialiste exprime fort bien les enjeux de ce type d'analyse dans le prologue de son étude :

Les deux thèmes de cette étude [...] sont les livres et les réseaux. L'examen des circonstances dans lesquelles la lecture prenait place – et pas seulement ce qui était lu – relie ces deux thèmes ensemble. De même, le mouvement de livres illumine inévitablement les contours d'une communauté particulière de lecteurs, et ce type d'approche de coteries de lecteurs peut éclairer la signification de la lecture d'un texte particulier<sup>46</sup>.

Mary Erler se concentre surtout sur les communautés orthodoxes, mais les communautés lollardes n'ont pas été oubliées<sup>47</sup>. L'étude de ces dernières permet cependant de rappeler à quel point la notion de lecteur/lectrice doit être prise au sens large, voire métaphorique : les femmes lollardes n'étaient pas plus lettrées que leurs consœurs orthodoxes, mais cela ne les empêchait pas de mémoriser les lectures de la Bible et les enseignements hétérodoxes durant les réunions, voire de les transmettre à leur tour<sup>48</sup>.

Quoi qu'il en soit, ces communautés ou, de manière plus informelle, ces réseaux, se construisent d'abord autour de pratiques dévotionnelles, ce qui nous conduit tout droit à la question des [p. 284] contenus. De fait, ces derniers relèvent de manière écrasante de la sphère dévotionnelle. Si les livres d'Heures et les psautiers font l'objet, comme en France, de nombreuses études<sup>49</sup>, les renouvellements sont particulièrement perceptibles pour les genres littéraires traditionnellement associés aux femmes, l'hagiographie, la littérature « mystique », la littérature didactique et les romans.

La littérature hagiographique, surtout en langue vernaculaire, a connu ces dernières années un fort regain d'intérêt, lié autant aux analyses récentes sur le culte des saints qu'aux centres

---

<sup>43</sup> Huneycutt 1996 ; Parsons 1996 ; Short 1992.

<sup>44</sup> Bell 1998.

<sup>45</sup> Riddy 1993.

<sup>46</sup> Erler 2002 : 6.

<sup>47</sup> Voir notamment McSheffrey 1995 ; Aston 2003.

<sup>48</sup> Aston 2003 : 173-178.

<sup>49</sup> Voir par exemple Scott-Stokes 2006 ; Smith 2003.

d'intérêts développés par les historiens de la littérature<sup>50</sup>. Comme pour d'autres genres littéraires en effet, nombre d'entre eux insistent de manière croissante, sur l'historicisation et la réception des textes. La littérature hagiographique constitue, de plus, un riche terrain d'investigation pour les rapports de genre (*gender*), aussi bien dans le contexte de production d'une œuvre que dans son contenu, et ce d'autant plus qu'il subsiste un riche corpus de vies de saintes composées ou traduites en Angleterre dans les derniers siècles du Moyen Âge, particulièrement au XV<sup>e</sup> siècle. Parmi les thèmes de prédilection, il faut remarquer celui de la dialectique à l'œuvre entre le public imaginé par l'auteur et la réception réelle du texte. Cette dialectique est marquée par les tensions inhérentes au fait que la littérature hagiographique est de nature prescriptive. En même temps, plusieurs études récentes ont montré que dans nombre de ces textes se construisaient des espaces de négociations<sup>51</sup>. De fait, il existe des évolutions dans la perception même de la sainteté. Les auteurs du XV<sup>e</sup> siècle, notamment, adaptent leurs récits hagiographiques à leur audience et mettent en relief les qualités demandées aux femmes de la *gentry* et de la noblesse plutôt que celles des vierges des premiers temps chrétiens. L'exemple de John Capgrave, auteur d'une vie de Katherine d'Alexandrie, étudié par Karen Winstead, est à cet égard très significatif : « Dans ses vies de saints et dans la *Consolation* [p. 285] *des pèlerins*, il offre des modèles de piété imitables par les vierges professionnelles autant que par les laïques dévotes »<sup>52</sup>. Mais au-delà de ces modèles orthodoxes et inscrits dans la hiérarchie dominante des rapports de genre, Capgrave, sans doute influencé par la sophistication du milieu d'East Anglie dans lequel il évolue<sup>53</sup>, développe également une théologie vernaculaire très sophistiquée, ce qui apparaît d'autant plus remarquable dans un contexte encore marqué par l'anxiété cléricale face aux derniers feux de l'hérésie lollarde.

La question de l'accès des femmes à des problèmes théologiques complexes, dans ce contexte des contraintes liées à l'hérésie lollarde, apparaît, plus visiblement encore en relation avec la littérature visionnaire de la fin du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle, qui a fait l'objet d'une attention encore plus soutenue. La bibliographie sur les deux auteurs féminins anglais, Julian de Norwich et Margery Kempe, est absolument pléthorique<sup>54</sup>, car elles cristallisent, mais de manière différente, nombre de problématiques traversant les champs tant de la *gender history* que de la culture écrite. De fait, la question de l'autorité de l'auteur au féminin, médiatisée par un clerc, et celle du rapport aux autorités écrites et institutionnelles, sont particulièrement prégnantes. Julian de Norwich, sur

---

<sup>50</sup> Salih 2006. Sur le mouvement plus large de réflexion sur le culte des saints voir Ashley & Sheingorn 1990 ; et plus récemment, Jenkins & Lewis 2003 ; Coletti 2004.

<sup>51</sup> Voir notamment Mooney 1999 ; Sanok 2007 ; Winstead 1997.

<sup>52</sup> Winstead 2007 : 90.

<sup>53</sup> Rosenthal 2002.

<sup>54</sup> On trouvera des bibliographies dans McAvoy 2008 ; Arnold & Lewis 2004. Le *Livre de Margery Kempe* a été traduit en français : Magdinier 1989.

un mode intellectuel, et Margery Kempe, sur un mode plus émotionnel, ont toutes deux élaboré diverses stratégies pour se faire entendre, de même que leurs homologues continentales (Brigitte de Suède, Catherine de Sienne...) dont les textes sont traduits en anglais durant la même période. Or, ces stratégies passent dans les deux cas par l'insistance sur un mode de communication différent de celui des clercs, justement fondé sur la vision et sur leur position naturelle d'infériorité, qui leur permet un contact plus direct avec le divin. Mais si, durant longtemps, ces stratégies ont servi à nourrir l'opposition tranchée entre les deux voies du savoir – intellectuelle et affective – au détriment de cette dernière, les études récentes soulignent à l'inverse, qu'en réalité ces deux voies sont plus [p. 286] complémentaires qu'opposées<sup>55</sup>. D'abord, ni Julian ni Margery ne sont isolées – elles s'inscrivent dans des réseaux sociaux et des communautés (textuelles ou non). Ensuite, et c'est là que les réflexions sur les rapports de genre interviennent fortement, la mise par écrit a nécessité la collaboration de clercs qui ne s'opposaient pas à la transmission de leurs visions mais qui, au contraire, la souhaitaient et souscrivaient donc à d'autres formes de savoir<sup>56</sup>. Cela n'empêche pas l'existence de réelles tensions, comme le soulignent les difficultés éprouvées par Margery, qui a dû recourir à trois personnes différentes pour écrire ses visions<sup>57</sup>. Inversement, ces femmes mélangent sciemment ces deux voies du savoir et il est douteux qu'elles n'en aient pas eu conscience. Plus qu'une remise en cause de la domination cléricale, il s'agit donc avant tout d'accommodements et de négociations.

Dans la plupart des livres de conduite cependant, qui datent majoritairement du XV<sup>e</sup> siècle et qui concernent peut-être davantage les milieux urbains, l'opposition entre les deux voies du savoir apparaît clairement, comme l'a noté Anna Dronzek :

Il fallait présenter les informations aux garçons et aux filles de deux manières différentes – visuellement pour les garçons et oralement pour les filles – et ils avaient différentes capacités d'absorption de cette information. Les garçons pouvaient manier des concepts rationnels abstraits, alors que les filles apprenaient plus effectivement d'un enseignement présenté de manière tangible et physique, à travers l'usage d'exemples ou du modèle expérimental d'un parent...<sup>58</sup>

En outre, ces manuels renvoient plus fortement à d'autres types de rapports de domination, en lien avec la question de l'intériorisation par les femmes de valeurs maintenant le système patriarcal. Cet aspect apparaît dans bien d'autres types de textes. En ce qui concerne les *Brut*, [p. 287] par exemple, chroniques anglaises les plus populaires de la période<sup>59</sup>, Lister Matheson, qui a minutieusement étudié toutes les occurrences féminines apparaissant dans la version

---

<sup>55</sup> Voir Mulder-Bakker 2001. Il faut souligner, cependant, l'existence d'une phase historiographique durant laquelle Margery Kempe a davantage été envisagée comme une résistante au système. Voir par exemple Staley 1994.

<sup>56</sup> L'article pionnier est Beckwith 1992. Voir également Benedict 2004 ; Coakley 2006 ; Renevey & Whitehead 2000. Sur ce point, voir aussi Erler 2007.

<sup>57</sup> Coakley 2006.

<sup>58</sup> Dronzek 2001 : 151.

<sup>59</sup> Leur titre vient du nom du héros éponyme fondateur de la Grande-Bretagne, Brutus, petit-fils d'Énée.

anglaise, a montré que :

Les personnages féminins qui apparaissent tout au long du récit [...] suggèrent que le *Brut* pourrait fonctionner de la même manière qu’un “miroir aux princesses” qui aurait été pertinent pour les familles des barons, de la *gentry* et des marchands de l’Angleterre médiévale [...] ; en général [ses récits] servaient à renforcer, et peut-être à inculquer, les principes généalogiques de la primogéniture, de l’héritage par la lignée masculine et d’une succession ordonnée<sup>60</sup>.

Cela étant, des espaces de négociations apparaissent encore parfois et les analyses des différents manuels de comportement se sont attachées à mettre en lumière les subtilités et les nuances de ce mécanisme.

En outre, il est possible d’élargir le champ d’investigation de l’éducation didactique en envisageant également les éducateurs des femmes – en particulier les prêtres. La différenciation évidente entre hommes et femmes dans les manuels destinés à l’apprentissage des prêtres renvoie aux conceptions bien connues selon lesquelles la femme serait marquée par une infériorité naturelle ; en même temps, de nombreux auteurs masculins avaient conscience de la nécessité de nuancer cette infériorité. À propos des manuels d’instruction du clergé, et en particulier des *Instructions for Parish Priests* de John Mirk († v. 1414), Allison Barr note :

Les prêtres ayant lu la littérature pastorale de John Mirk y auraient appris que les femmes étaient des paroissiennes importantes auxquelles ils devaient s’adresser spécifiquement dans leurs sermons et qu’ils ne devaient pas négliger lorsqu’ils administraient les sacrements. Ils y auraient également appris que les femmes mariées avaient des besoins pastoraux différents de ceux des célibataires ; que les femmes enceintes avaient des besoins pastoraux différents de ceux des veuves ; et que, au moins dans certains domaines, il fallait agir différemment avec les femmes paroissiennes qu’avec les hommes<sup>61</sup>.

[p. 288] L’auteur ne gomme pas pour autant les tensions entre cette reconnaissance et les conceptions traditionnelles de la femme, mais ce type d’analyse va de pair avec la tendance croissante à la différenciation des femmes selon leur catégorie sociale, ainsi qu’à la définition de différents modèles de féminité – de même qu’il existe différents modèles de masculinité<sup>62</sup>.

Au sein de ces travaux, qui portent sur différents aspects des rapports des femmes aux cultures écrites, plusieurs thèmes essentiels reviennent fréquemment, parfois de manière implicite ; on les trouve également dans la littérature au sens étroit du terme. Notons en premier lieu celui de la confrontation entre les conceptions traditionnelles de l’infériorité féminine et la place réelle des femmes – très variable selon leur qualité sociale et leur origine géographique. Cette confrontation s’articule fréquemment avec la question du rapport à l’autorité. Les tensions avec les autorités, d’essence masculine, sont constantes, mais se traduisent plus souvent par des négociations de part et d’autre que par des résistances ouvertes. On l’a vu pour les femmes

---

<sup>60</sup> Matheson 2008 : 237. Pour une interprétation un peu différente de la place des femmes dans le *Brut*, voir Baswell 2007. L’auteur y étudie la dimension subversive de la « pré-fondatrice » de la Grande-Bretagne, Albina.

<sup>61</sup> Barr 2008 : 19. Voir aussi Barr 2006.

<sup>62</sup> Voir Phillips 2008.

visionnaires, qui peuvent d'ailleurs être récupérées à des fins politiques<sup>63</sup>. Cette problématique apparaît également dans la littérature du XV<sup>e</sup> siècle (romans et poèmes), dans laquelle les réflexions politiques sont nombreuses. Les analyses de ces réflexions s'articulent généralement autour de la notion d'*agency* féminine<sup>64</sup> et d'une possible coopération entre les genres – sans que la hiérarchie soit remise en cause – dans le cadre d'une critique de la stricte séparation entre sphères privée et publique<sup>65</sup>. Ces réflexions ne concernent pas seulement les femmes les plus éminentes – reines et princesses – même si ces dernières sont souvent à l'honneur et considérées comme des modèles<sup>66</sup>. Elles portent aussi sur les femmes de la *gentry* – et Margaret Paston n'est probablement pas un cas exceptionnel – ou sur les femmes des élites urbaines qui lisent (ou [p. 289] écoutent) les mêmes ouvrages et peuvent faire partie des mêmes communautés textuelles (telle Margery Kempe, fille d'un riche bourgeois de Lynn).

Parmi les thèmes de réflexion présents dans la littérature, la question du conseil apparaît particulièrement importante<sup>67</sup>. À la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, elle est, par exemple, abordée par Geoffrey Chaucer dans un des *Contes de Canterbury*, le *Tale of Melibee*, adaptation en prose du *Livre de Melibee et de Dame Prudence* de Renaud de Louens (1336)<sup>68</sup>. Prudence s'y emploie, en citant de nombreuses autorités, à convaincre son époux que le pardon vaut mieux que la vengeance ; Amanda Walling a montré combien les interprétations de Prudence, tout comme les réactions de son mari, étaient façonnées par les relations de genre<sup>69</sup>. Mais l'on reste ici, en un sens, dans la sphère des relations entre mari et femme, dans laquelle les conseils féminins, apaisants, sont souvent reconnus comme une nécessité. Un contemporain de Chaucer, John Gower, va plus loin dans sa *Confessio amantis*, miroir au prince poétique recourant massivement aux *exempla*. Nombre de ces derniers sont centrés sur le conseil et plusieurs érudits ont noté que Gower était en la matière particulièrement attentif aux questions de genre, au point de proposer une version féminisée du conseil dans la sphère publique. Comme l'a noté Misty Schieberle, à propos du « Conte des trois énigmes » (I, 3067-3402) :

Non seulement le Conte s'attaque aux problèmes du conseil et de l'orgueil, essentiels dans le livre I, mais il argumente en faveur d'une *persona* féminine comme solution aux difficultés de se confronter à un monarque irritable et obstiné [...]. Un mode féminisé de conseil repose sur une performance de soumission "féminine", distincte des techniques masculines agressives<sup>70</sup>.

---

<sup>63</sup> Voir Warren 1999.

<sup>64</sup> Erler & Kowaleski 2003 ; Collette 2006.

<sup>65</sup> Coss 1998.

<sup>66</sup> Voir le nombre d'entrées dans la bibliographie de la *Royal Historical Society*. Pour la France voir Lett & Mattéoni 2005.

<sup>67</sup> Ferster 1996.

<sup>68</sup> Lequel est lui-même une adaptation du *Liber consolationis et consilii* d'Albertanus de Brescia (1246).

<sup>69</sup> Walling 2005.

<sup>70</sup> Schieberle 2007 : 104.

Gower évite bien sûr soigneusement de remettre en cause l'axiome de l'obéissance féminine et les femmes conseillères sont toujours replacées dans une position de soumission. Mais c'est cette position [p. 290] même (comme celle des conseillers en général, mais aussi comme celle des femmes visionnaires par rapport à l'institution cléricale) qui leur permet de dévoiler des vérités dérangeantes au prince sans en subir les foudres.

Au-delà de la question du conseil, liée à celle de l'intercession, prérogative des reines, certains textes soulèvent la question plus épineuse encore du pouvoir au féminin. Anne Bartlett a, par exemple, étudié la signification de la commande qu'a effectuée Margaret Beaufort, mère d'Henri VII et femme de pouvoir s'il en fut, à William Caxton de la traduction d'un roman intitulé *Blanchardin and Eglantine*. Ce dernier conte l'initiation d'un jeune prince chevalier, d'abord en butte au refus de la reine Églantine dont il est tombé amoureux. Selon Anne Bartlett :

*Blanchardin and Eglantine* constitue un récit légèrement voilé, hautement idéalisé et profondément didactique de l'exercice du pouvoir de sa patronne [...]. Ce texte fonctionne comme une propagande dynastique, genrée et hautement personnelle pour une audience de lecteurs anglais en rapide extension<sup>71</sup>.

En formulant cette hypothèse, Anne Bartlett entend, de manière plus globale, remettre en cause les interprétations traditionnelles des rapports de genre dans les romans – selon lesquelles les femmes sont plutôt exclues de la sphère publique. Une réflexion sur le pouvoir au féminin, plus problématique, apparaît également dans la *Vie de Katherine d'Alexandrie* de John Capgrave. La reine, encore païenne, est en effet sommée de se marier car les seigneurs de son royaume considèrent qu'elle ne peut régner seule ; mais dans le long débat qui s'ensuit, Katherine réfute les arguments de ses opposants masculins. Ce débat, d'une grande complexité et non dénué d'ambivalences, a de fortes résonances contemporaines – il est écrit alors que la monarchie anglaise est en butte à une grave crise liée à l'incapacité du roi régnant, Henri VI de Lancaster. Mais il a des résonances plus larges par rapport à la question du pouvoir féminin. Comme le souligne Karen Winstead :

Capgrave peint son héroïne presque comme une figure tragique, dont le désir de souveraineté, quoique compréhensible, est impraticable, et dont [p. 291] le destin constitue un sévère avertissement pour ceux qui voudraient défier la sagesse conventionnelle sur la place convenable des femmes dans la société [...]. Pourtant, en dépit de ce message conservateur, la *Vie de Sainte Katherine* se prête elle-même à des interprétations plus radicales – en fait, elle y invite pratiquement<sup>72</sup>.

Si Capgrave finit par condamner les ambitions de Katherine, la complexité de son œuvre suggère que le débat est, à ses yeux, digne d'être ouvert – et cela est d'autant plus significatif que ce texte a été composé en anglais, visant une large audience, mixte.

Katherine d'Alexandrie incarne cependant l'exemple d'une sainte dotée de grandes capacités

---

<sup>71</sup> Bartlett 2005 : 57-58.

<sup>72</sup> Winstead 1994 : 375. Voir aussi Winstead 1990.

intellectuelles et adhérant au modèle académique de la culture écrite. Sa popularité suggère que certains contemporains ne rejetaient pas la possibilité d'un accès des femmes à ce type de savoirs ; et nombre d'ouvrages écrits par des hommes, à la fin du XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, dont on sait qu'ils ont aussi été lus par des femmes, vont dans le sens d'un modèle intellectuel sophistiqué – en langue vernaculaire. En même temps, la plupart des travaux récents dans les domaines variés mettant en jeu les rapports entre genre et culture écrite, insistent sur la complexité des enjeux en la matière. Nombre d'analyses de ces vingt dernières années – et nous n'en avons donné que quelques exemples – soulignent toujours davantage la multiplicité des situations et des modèles selon les contextes sociaux, politiques et religieux, élargissant et problématisant la notion de *literacy* féminine, mais aussi de *literacy* tout court, ainsi que les rapports de domination hommes/femmes et les tensions et négociations qui en résultent. Ainsi se dessine-t-il un paysage culturel dense, dans lequel les voix féminines, pour difficiles qu'elles soient à recouvrir, ont toute leur place.

### Bibliographie

- Alexandre-Bidon Danielle, 1989, « La lettre volée. Apprendre à lire à l'enfant au Moyen Âge », *Annales ESC*, 44/4, p. 953-992.
- Arnold John H. & Katherine J. Lewis (eds), 2004, *A Companion to the Book of Margery Kempe*, Cambridge, Brewer.
- [p. 292] Ashley Kathleen & Pamela Sheingorn (eds), 1990, *Interpreting Cultural Symbols: Saint Anne in Late Medieval Society*, Athens, University of Georgia Press.
- Aston Margaret, 2003, « Lollard Women », in Diana Wood (ed.), *Women and Religion in Medieval England*, Oxford, Oxbow, p. 166-185.
- Barber Richard (ed.), 1993, *The Pastons: a family in the Wars of the Roses*, Woodbridge, Boydell.
- Barr Allison B., 2006, « Gendering Pastoral Care: John Mirk and his Instructions for Parish Priests », *Fourteenth-Century England*, IV, p. 93-108.
- , 2008, *The Pastoral care of women in late medieval England*, Woodbridge, Boydell Press.
- Bartlett Anne C., 2005, « Translation, Self-Representation, and Statecraft: Lady Margaret Beaufort and Caxton's Blanchardyn and Eglantine (1489) », *Essays in Medieval Studies*, 22, p. 53-66.
- Baswell Christopher, 2007, « Albyne Sails for Albion: Gender, Motion and Foundation in the English Imperial Imagination », in Peregrine Horden (ed.), *Freedom of movement in the Middle Ages*, Donington, Shaun Tyas, p. 157-168.
- Beckwith Sarah, 1992, « Problems of Authority in Late Medieval English Mysticism: Language, Agency, and Authority in The Book of Margery Kempe », *Exemplaria*, 4, p. 172-199.
- Bell David, 1995, *What Nuns Read: Books and Libraries in Medieval English Nunneries*, Kalamazoo, Cistercian Publications.
- , 2007, « What Nuns Read : The State of the Question », in James G. Clark (ed.), *The culture of medieval monasticism*, Woodbridge, Boydell, p. 113-133.
- Bell Susan G., 1988, « Medieval Women Book Owners: Arbiters of Lay Piety and Ambassadors of Culture », in Mary C. Erler & Maryanne Kowaleski (dir.), *Women and Power in the Middle Ages*, Athens, Ga, University of Georgia Press, p. 149-187.

- , 1998, « Lady Margaret Beaufort and Her Books », *The Library*, 6<sup>e</sup> série, XX/3, p. 197-240.
- Benedict Kimberly M., 2004, *Empowering collaborations: writing partnerships between religious women and scribes in the Middle Ages*, New York & London, Routledge.
- Benson Larry D. (ed.), 1987, *The Riverside Chaucer*, Oxford, Oxford University Press.
- Boxer Marilyn, 2001, « “Women’s Studies” aux Etats-Unis : trente ans de succès et de contestation », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, 13, p. 211-238 [En ligne <http://clio.revues.org/index142.html>]
- Briggs Charles, 2000, « Historiographical Essay: Literacy, Reading and Writing in the Medieval West », *Journal of Medieval History*, 26/4, p. 397-420.
- [p. 293] Bühner-Thierry Geneviève, Lett Didier & Laurence Moulinier-Brogi, 2005, « Histoire des femmes et histoire du genre dans l’Occident médiéval », *Historiens et Géographes*, 392, p. 135-146.
- Burgwinkle Bill, 2006, « Queer theory and the Middle Ages », *French Studies*, 60/1, p. 79-88.
- Butler Judith, 1990, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, London & New York, Routledge.
- , 2005, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte [Trad. de *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990, par Cynthia Kraus].
- Chastang Pierre, 2008, « L’archéologie du texte médiéval. Autour de travaux récents sur l’écrit au Moyen Âge », *Annales HSS*, 2, p. 245-269.
- Cherewatuk Karen, 2004, « Aural and Written Reception in Sir John Paston, Malory, and Caxton », *Essays in Medieval Studies*, 21, p. 123-131.
- Cherewatuk Karen & Ulrike Wiethaus (eds), 1993, *Dear Sister: Medieval Women and the Epistolary Genre*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Clanchy Michael, 1993 [1<sup>re</sup> éd. 1979], *From Memory to Written Record: England 1066- 1307*, Oxford, Blakwell.
- Coakley John W., 2006, *Women, Men and Spiritual Power: Female Saints and their male collaborators*, New York, Columbia University Press.
- Coleman Joyce, 1999, *Public Reading and the Reading Public in Late Medieval England and France*, Cambridge, Cambridge University Press.
- , 2007, « Aurality », in Paul Strohm (ed.), *Middle English*, Oxford, Oxford University Press, p. 68-85.
- Coletti Theresa, 2004, *Mary Magdalene and the Drama of Saints: Theatre, Gender and Religion in late medieval England*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Collette Carolyn P., 2006, *Performing polity: women and agency in the Anglo-French tradition, 1385-1620*, Turnhout, Brepols.
- Coss Peter, 1998, *The Lady in Medieval England 1000-1500*, Stroud, Stackpole Books.
- Crépin A. (dir.), 2010, *Les Contes de Canterbury et autres œuvres*, Paris, Robert Laffont.
- Davis Norman (ed.), 1976-2004, *The Paston Letters*, 2 vol., Oxford, Oxford University Press (Early English Text Society, Supplementary Series, 20-21).
- Daybell James (ed.), 2001, *Early Modern Women’s Letter Writing: 1450-1700*, Basingstoke, Palgrave.
- Douglas Jennifer, 2009, « “Kepe wysly youre wrytyngys”: Margaret Paston’s Fifteenth-Century Letters », *Library & the cultural record*, 44/1, p. 29-49.
- [p. 294] Drake Graham N., 2008, « Queer Medieval. Uncovering the Past », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 14/4, p. 639-658.
- Dronzek Anna, 2001, « Gendered Theories of Education in Fifteenth-Century Conduct Books »,



- in Kathleen Ashley & Robert L. Clark (dir.), *Medieval Conduct*, Minneapolis, University of Minnesota Press, p. 135-159.
- Erler Mary C., 2002, *Women, Reading and Piety in late medieval England*, Cambridge, Cambridge University Press.
- , 2004, « Private Reading in the Fifteenth- and Sixteenth-Century English Nunnery », *Medium Aevum*, 73, p. 134-146.
- , 2007, « “A Revelation of Purgatory” (1422): Reform and the Politics of Female Visions », *Viator*, 38, p. 321-347.
- Erler Mary C. & Maryanne Kowaleski, 2003, « A New Economy of Power Relations: Female Agency in the Middle Ages », in Mary C. Erler & Maryanne Kowaleski (eds), *Gendering the Master Narrative, Women and Power in the Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, p. 1-16.
- Ferguson Margaret, 2003, *Dido's daughters: literacy, gender and empire in early modern England and France*, Chicago, University of Chicago Press.
- Ferster Judith, 1996, *Fictions of Advice: The Literature and Politics of Counsel in Late Medieval England*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Genet Jean-Philippe, 1997, « Histoire et système de communication », in Jean-Philippe Genet (dir.), *L'Histoire et les nouveaux publics dans l'Europe médiévale (XIIIe-XVe siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 11-29.
- Goody Jack, 2007, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Paris, La Dispute [Trad. de *The Power of the Written Tradition*, Washington, Smithsonian Institution Press, 2000, par Claire Maniez, et coord. par Jean-Marie Privat].
- Harding Wendy, 2004, « Mapping masculine and feminine domains in the Paston letters », in Louise D'Arcens & Juanita F. Ruys (eds), *Maistresse of my wit: medieval women, modern scholars*, Turnhout, Brepols, p. 47-74.
- Hirsch John C., 2007, « Latin prayers as a lesson in writing and devotion for a lady of standing », *The Chaucer Review*, 41/4, p. 445-454.
- Huneycutt Lois L., 1996, « “Proclaiming her dignity abroad” : The literary and artistic network of Matilda of Scotland, queen of England », in June McCash (ed.), *The Cultural Patronage of Medieval Women*, Athens (Ga.), University of Georgia Press, p. 155-174.
- Jeanne Caroline, 2008, « La France : une délicate appropriation du genre », *Genre & Histoire*, 3 [En ligne : <http://genrehistoire.revues.org/index349.html>].
- [p. 295] Jenkins Jacqueline & Katherine J. Lewis (eds), 2003, *St Katherine of Alexandria: Texts and Context in Western Medieval Europe*, Turnhout, Brepols.
- Keller Hans & Ludolf Kuchenbuch, 2002, « L'oral et l'écrit », in Jean-Claude Schmitt & Otto G. Oexle (dir.), *Les Tendances actuelles de l'histoire au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 127-169.
- Krug Rebecca, 2002, *Reading Families: Women's Literate Practice in Late Medieval England*, Ithaca & London, Cornell University Press.
- Lee Downs Laura, 2004a, « Histoires du genre en Grande-Bretagne, 1968-2000 », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 51/4bis, p. 59-70. [En ligne : [www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2004-5-page-59.htm](http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2004-5-page-59.htm)].
- , 2004b, *Writing Gender History*, London, Hodder Arnold.
- Lees Clara A., 1994, « Introduction », in Clara A. Lees (ed.), *Medieval Masculinities: regarding men in the Middle Ages*, Minneapolis, University of Minnesota Press, p. xv-xxv.
- Lett Didier (dir.), 2008, « Les médiévistes et l'histoire du genre », *Genre & Histoire*, 3 [En ligne : <http://genrehistoire.revues.org/index348.html>].
- Lett Didier & Olivier Mattéoni (dir.), 2005, « Princes et princesses à la fin du Moyen Âge »,

- Médiévales*, 48 [En ligne : <http://medievales.revues.org/1403>].
- Little Lester K. & Barbara H. Rosenwen, 1998, *Debating the Middle Ages*, Oxford, Blackwell.
- Magdinier Louis (trad.), 1989, *Le Livre de Margery Kempe*, Paris, Cerf.
- Mairey Aude, 2008, « L'histoire culturelle du Moyen Âge dans l'historiographie anglo-américaine », *Médiévales*, 55, p. 147-162.
- , 2011, « Multilinguisme et code-switching en Angleterre à la fin du Moyen Âge. Approche historiographique », *Cahiers électroniques d'histoire textuelle du LAMOP*, 2, [En ligne : <http://lamop.univ-paris1.fr/spip.php?rubrique218>].
- Matheson Lister M., 2008, « Genealogy and Women in the Prose *Brut*, especially the Middle English Common Version and its continuations », in Raluca Radulescu & Edward D. Kennedy (dir.), *Broken Lines. Genealogical Literature in Late Medieval Britain and France*, Turnhout, Brepols, p. 221-258.
- McAvoy Liz (dir.), 2008, *A companion to Julian of Norwich*, Cambridge, Brewer.
- McCash June (dir.), 1996, *The Cultural Patronage of Medieval Women*, Athens (Ga.), University of Georgia Press.
- , 2008, « The role of women in the rise of the vernacular », *Comparative Literature*, 60/1, p. 45-57.
- McKitterick Rosamund (dir.), 1990, *The uses of literacy in early medieval Europe*, Cambridge, Cambridge University Press.
- [p. 296] McSheffrey Shannon, 1995, *Gender and Heresy: Women and Men in Lollard Communities, 1420-1530*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Michalove Shannon D., 2004, « Women as book collectors and disseminators of culture in late medieval England and Burgundy », in Douglas L. Biggs, Sharon D. Michalove & Albert Compton Reeves (dir.), *Reputation and Representation in Fifteenth-Century Europe*, Leiden, Brill, p. 57-79.
- Mooney Catherine M. (dir.), 1999, *Gendered Voices. Medieval Saints and their Interpreters*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Mostert Marco (dir.), 1999, *New approaches to medieval communication*, Turnhout, Brepols.
- Mulder-Bakker Antje B., 2001, « The Metamorphosis of Woman: Transmission of Knowledge and the Problems of Gender », *Gendering the Middle Ages: A Gender and History special issue*, p. 112-134.
- Mulder-Bakker Antje B. (dir.), 2004, *Seeing and knowing: women and learning in Medieval Europe, 1250-1550*, Turnhout, Brepols.
- Mulder-Bakker Antje B. & Liz McAvoy (dir.), 2009, *Women and experience in later medieval writing: reading the book of life*, New York, Palgrave Macmillan.
- Noiriel Gérard, 1996, *Sur la « crise de l'histoire »*, Paris, Belin.
- Oakley Ann, 1972, *Sex, Gender, and Society*, Londres, Gower.
- Parsons John C., 1996, « Of Queens, courts and books: Reflections on the literary patronage of thirteenth-century Plantagenets Queens », in June McCash (dir.), *The Cultural Patronage of Medieval Women*, Athens (Ga.), University of Georgia Press, p. 175-201.
- Partner Nancy (dir.), 2005, *Writing Medieval History*, Londres, Hodder Arnold.
- Phillips Kim M., 2008, « Feminities and the Gentry in Late Medieval East Anglia: Ways of Being », in L. McCavoy (dir.), *A Companion to Julian of Norwich*, Cambridge, Brewer, p. 19-31.
- Renevey Denis & Christiania Whitehead (dir.), 2000, *Writing Religious Women: female spiritual and textual practices in late medieval England*, Toronto, University of Toronto Press.
- Richardson Malcolm, 2005, « “A Masterful Woman”: Elizabeth Stonor and English Women's

- Letters, 1399-c. 1530 », in Jane Couchman & A. Crabb (dir.), *Women's letters across Europe, 1400-1700*, Aldershot, Ashgate, p. 51-62.
- Richmond Colin, 1990-2000, *The Paston family in the fifteenth century*, 3 vol., Cambridge & Manchester, Cambridge University Press et Manchester University Press.
- [p. 297] Riddy Felicity, 1993, « 'Women talking of the things of God': a late medieval sub-culture », in Carol Meale (ed.), *Women and Literature in Britain, 1100-1500*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 104-127.
- Robertson Elizabeth, 2007, « Medieval Feminism in Middle English Studies: A Retrospective », *Tulsa Studies in Women's Literature*, n°26-1, p. 67-79.
- Rosenthal Joel T., 2002, « Local girls do it better: women and religion in late medieval East Anglia », in Douglas Biggs, S. D. Michalove & Albert Compton Reeves (eds), *Traditions and transformations in late medieval England*, Leiden, Brill, p. 1-20.
- Salih Sarah (dir.), 2006, *A Companion to Middle English Hagiography*, Woodbridge, D.S. Brewer.
- Sanok Catherine, 2007, *Her Life Historical. Exemplarity and Female Saints' Lives in Late Medieval England*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Scase Wendy, 1993, « St Anne and the Education of the Virgin: Literary and Artistic Traditions and Their Implications », in Nicholas Rogers (ed.), *England in the Fourteenth-Century*, Stamford, p. 81-96.
- Schieberle Misty, 2007, « "Thing which a man mai nocht areche": women and counsel in Gower's *Confessio amantis* », *The Chaucer Review*, 42/1, p. 91-109.
- Scott Joan W., 1988, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du Griff*, 37-38, p. 125-153 [Trad. de « Gender, a useful category of historical analysis », *The American Historical Review*, 91/5, 1986, p. 1053-1075, par Eleni Varikas].
- , 1999 [1re éd. 1988], *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press.
- Scott-Stokes Charity, 2006, *Women's Books of Hours in Medieval England*, Rochester.
- Sheingorn Pamela, 1993, « "The Wise Mother": The Image of St Anne Teaching the Virgin Mary », *Gesta*, 32/1, p. 69-80.
- Short Ian, 1992, « Patrons and polyglots: French literature in twelfth-century England », in M. Chibnall (ed.), *Anglo-Norman Studies*, 14, Woodbridge, Boydell & Brewer, p. 229-249.
- Smith Kathryn A., 2003, *Art, Identity and Devotion in Fourteenth-century England: Three Women and their books of hours*, London, British Library.
- Speeding Alison, 2008, « "I shall send word in writing": lexical choices and legal acumen in the letter of Margaret Paston », *Medium Aevum*, 77/2, p. 241-259.
- Staley Lynn, 1994, *Margery Kempe's dissenting fictions*, University Park (Pa.), Pennsylvania State University Press.
- Stock Brian, 1983, *The Implications of Literacy. Written Language and Models of Interpretation in the 11th and 12th Centuries*, Princeton, Princeton University Press.
- [p. 298] Stoller Robert, 1968, *Sex and Gender, On the Development of Masculinity and Femininity*, New York, Science House.
- Taylor John, 1980, « Letters and Letter Collections in England, 1300-1420 », *Nottingham Medieval Studies*, 24, p. 157-170.
- Thébaud Françoise, 2007, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Paris, ENS Éditions.
- Virgoe Roger, 1990, *Les Paston : une famille anglaise au XV<sup>e</sup> siècle*, trad. des correspondances par Jean-Paul Debax et Sylvie Jolivet, Paris, Hachette.
- Walling Amanda, 2005, « "In hir tellyng difference": gender, authority, and interpretation in the Tale of Melibee », *The Chaucer Review*, 40/2, p. 163-181.

- Warren Nancy B., 1999, « Kings, Saints and Nuns: Gender, Religion and Authority in the Reign of Henry V », *Viator*, 30, p. 307-322.
- Watt Diane (ed.), 2004, *The Paston Women: Selected Letters*, Rochester, D.S. Brewer.
- Winstead Karen, 1990, « Piety, Politics, and Social Commitment in Capgrave's Life of St. Katherine », *Medievalia et Humanistica*, n.s., 17, p. 59-80.
- , 1994, « Capgrave's Saint Katherine and the Perils of Gynecocracy », *Viator*, vol. 25, p. 361-376.
- , 1997, *Virgin Martyrs: Legends of Sainthood in Late Medieval England*, Ithaca, Cornell University Press.
- , 2007, *John Capgrave's Fifteenth-Century*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Wogan-Browne Jocelyn, 2003, « Powers of Record, Powers of Example: Hagiography and Women's History », in Mary C. Erler & Maryanne Kowaleski (eds), *Gendering the Master Narrative. Women and Power in the Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, p. 71-93.
- Zieman Katherine, 2003, « Reading, Singing and Understanding: Constructions of the Literacy of Women Religious in Late Medieval England », in Sarah Rees Jones (ed.), *Learning and Literacy in medieval England and abroad*, Turnhout, Brepols, p. 97-120.
- , 2008, *Singing the New Song: literacy and liturgy in late medieval England*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.